

# Sylvette DENEFFLE LERSCO - UNIVERSITÉ DE NANTES

## Hagiographie bretonne et territorialisation

La première christianisation de la Bretagne, au IV<sup>ème</sup> siècle, s'est inscrite sur des territoires qui se sont construits à partir de la mer, puis ont été progressivement reliés entre eux, comme l'ont montré les préhistoriens, bien avant de constituer le territoire gallo-romain qui longeait les côtes et encerclait la péninsule de voies de circulation. L'espace naturel est probablement largement la raison dominante de cette situation qui perdure jusqu'à aujourd'hui, ce que savent tous les voyageurs qui ont entrepris de passer de Vannes à Saint Briec ou de Lorient à Morlaix.

Par ailleurs, chacun connaît, au moins par évocation, la foi particulière des Bretons qui s'exprime à travers le culte des "saints bretons". Cette foi se lit à travers le paysage dans la multiplicité des chapelles et des calvaires notamment et elle s'appuie largement sur une hagiographie, parfois savante, parfois populaire, qui a été écrite et largement diffusée en pays bretonnant<sup>1</sup>. Cette hagiographie des saints fondateurs des sept évêchés bretons, de paroisses, de trèves, d'abbayes, d'ermitages renvoie relativement peu à la première christianisation du territoire mais par contre extrêmement souvent à la grande phase de réévangélisation qui a été consécutive à la migration des populations bretonnes chrétiennes vers le continent aux VI-VII<sup>èmes</sup> siècles de notre ère. Cette migration provoquée par les déplacements de populations plus orientales vers l'Ouest de la Grande-Bretagne à la suite de conquêtes militaires avait pour seul aboutissement possible le continent et bien sûr en premier lieu les côtes bretonnes<sup>2</sup>.

Le légendaire est d'ailleurs infini en Bretagne qui rapporte l'arrivée de saints hommes et de leurs ouailles, souvent embarqués dans des auges de pierre qui, auprès des sanctuaires, portent encore témoignage de ces exploits "surnaturels".

---

<sup>1</sup>Dans toutes les familles où quelqu'un était alphabétisé, on lisait quotidiennement la *Vie des Saints* du Chanoine Morvan en Breton jusqu'au milieu du XX<sup>ème</sup> siècle.

<sup>2</sup> Joseph Loth *Emigration bretonne en Armorique du V<sup>ème</sup> au VII<sup>ème</sup> siècle de notre ère* Thèse 1883.

Les spécialistes de toponymie<sup>3</sup> ont largement montré également que la sédimentation des différentes populations se lisait à travers les noms de lieux et notamment ceux des paroisses que l'ont dit en "plou" (comme Plouvien, Plouguerneau, Ploumanac'h, etc...). Par ailleurs, Peter Brown a montré dans *Le culte des Saints* que le basculement des mondes païens dans le christianisme qui s'est produit dans l'Antiquité tardive s'est surtout exprimé dans le rapport à l'espace ce que A.Dupront<sup>4</sup> exprime en parlant d'anthropologisation de l'espace par le christianisme.

C'est donc à cette référence historique et légendaire que veut se rattacher mon propos, en évoquant Saint-Pol-Aurélien et Saint-Gouesnou. Le premier, fondateur de l'évêché de Léon, a marqué et civilisé la pointe Nord du Finistère alors que le second, plus modestement, a fondé un ermitage devenu paroisse ultérieurement. Mais, comme il me semble difficile de faire abstraction des populations établies dans tous ces lieux avant la migration bretonne, j'évoquerai également le culte étrange de Saint-Diboan qui, parfois bien radicalement, guérit de tous les maux.

## **Saint-Pol-Aurélien**

Saint Pol Aurélien, fondateur et premier évêque de l'évêché de Léon, a donné lieu à une histoire de vie extrêmement diffusée et très présente dans les esprits de nos jours encore puisque, dans les années 80, un montage audio-visuel d'amateurs circulait dans le Léon et connaissait un succès populaire tout à fait honorable.

La trame hagiographique nous apprend que Saint-Pol émigra de Grande Bretagne et débarqua à Ouessant où il établit un monastère avant de passer sur le continent. Il y aborda à Lampaul-Ploudalmézeau dont il fonda la paroisse puis s'achemina avec ses disciples vers la ville qui devait devenir Saint-Pol-de-Léon, siège du gouvernement du Comte Guythure et Batz, car sévissait sur cette île un dragon qui terrorisait les populations. Aux différentes étapes de son voyage, on trouve des fontaines sacrées qui sont le support d'un légendaire fort répandu selon lequel le saint fit sourdre l'eau de la source en plantant dans le sol son bâton de pèlerin pour satisfaire la soif de ses compagnons. C'est le cas à Tréglonou puis à Plouvien ainsi qu'à Plouguerneau, territoire auquel il accéda en traversant l'Aber Benoît sur un pont d'origine gauloise nommé "Pont

---

<sup>3</sup> Chanoine Falc'hun *Perspectives nouvelles sur l'histoire de la langue bretonne* Paris 1981

<sup>4</sup>A.Dupront *Du sacré* Gallimard Paris 1987.

du Diable" dont les vestiges demeurent aujourd'hui au lieu-dit "Prat-Pol" près de la chapelle dédiée à Saint-Pol. Avant de rejoindre Batz, Saint-Pol fit étape à Lampaul-Guimiliau puis Guiclan et rencontra le Comte Guythure dans l'actuelle ville de Saint-Pol-de-Léon. A Batz, il réduisit le dragon et l'obligea à se jeter dans la mer dans un goufre marin et la toponymie pérénise le souvenir de ce haut fait.

A travers ce rappel rapide, on voit se dessiner la constitution du territoire du Léon, devenu évêché, dont les limites suivent la rivière de Morlaix et l'Elorn du côté terrestre et toute la côte de la presqu'île nord-finistérienne. Plus que la détermination géographique des limites de ce territoire, c'est bien évidemment la désignation symbolique de l'avancée du christianisme qui rejette le paganisme à la mer qu'on peut lire dans la vie de Saint-Pol et les Léonards ne s'y trompent pas qui associent de nos jours encore leur fierté régionale à l'hagiographie de Saint-Pol. Il faut d'ailleurs rappeler à ce propos que le Léon est terre chrétienne par excellence puisque c'est l'une des très rares régions dont le pourcentage de messés était de 100 jusque dans les années 60 et qui a donné un très grand nombre de prêtres à l'Eglise. Mais comme l'a montré F.Boulard, il est incontestable que dans cette région appelée aussi "Pays Pagan" (pays des païens), l'Eglise a eu constamment le souci d'une évangélisation renouvelée, ce qui permet de comprendre, au moins en partie, la foi léonarde dans la deuxième moitié de notre siècle<sup>5</sup>.

Dans ce contexte particulier, on comprend que la vie de Saint-pol ait pris le caractère emblématique du Léon chrétien (et civilisé) face à une histoire souvent déviante et fortement liée à un paganisme irréductible (sauvage comme le dragon).

## **Saint-Gouesnou**

Un autre exemple léonard nous est fourni par l'hagiographie de Saint-Gouesnou qui occupe une place très particulière par la constitution du sentiment de cohésion territoriale qu'elle génère.

Gouesnou est une commune autrefois rurale et aujourd'hui péri-urbaine de 4000 habitants environ qui fait partie de la Communauté Urbaine de Brest. Le jour de l'Ascension, s'y déroule un pèlerinage marqué par une grande procession en l'honneur de son saint patron, Saint-Gouesnou dont la fête se situe par ailleurs le 25 Octobre.

---

<sup>5</sup>F.Boulard *Premiers itinéraires en siciologie religieuse* Paris 1954 et F.Boulard et J.Rémy *Pratique religieuse urbaine et régions culturelles* Paris 1968

C'est un pèlerinage traditionnel fort ancien connu sous le nom de Troménie de Gouesnou<sup>6</sup>. Selon OGEE, Charles de Blois y aurait porté les reliques en 1342, Jean V en 1417, le Duc Pierre en 1455.

En Bretagne, on appelle "Troménie" une procession qui se déroule selon un itinéraire très précis autour de la paroisse. Selon la tradition, elle suit la voie empruntée par le saint fondateur de la paroisse lors de circonstances particulières de sa vie rapportées par l'hagiographie savante ou populaire. On trouve au XXème siècle encore une demie douzaine de telles processions<sup>7</sup> qui ont probablement été plus nombreuses dans le passé. La caractéristique essentielle de la Troménie de Gouesnou est d'être accompli dans l'effort car il s'agit de faire les quelques 18km du parcours traditionnel de la procession entre les deux messes du matin, soit en 3h30 environ.

Le légendaire hagiographique, somme toute assez banal<sup>8</sup>, qui rend compte de la fête nous présente un saint personnage arrivé de Grande Bretagne et qui souhaite fonder un ermitage. Il obtient pour ce faire du seigneur des lieux la terre qu'il peut enclore d'un fossé en une journée. Les vertus du saint homme lui permettent d'enclore miraculeusement dans ce laps de temps un territoire qui correspond sensiblement à celui de la paroisse future en traînant derrière lui une pelle qui produit miraculeusement le fossé exigé. La limite de ce territoire devient alors l'itinéraire favori des promenades méditatives du saint. On retrouve ces thèmes dans un trop grand nombre d'hagiographies pour qu'il fasse la particularité de la paroisse de Gouesnou. Mais, par contre, le maintien jusqu'à l'heure actuelle sur ce parcours d'une procession religieuse fait entrer Gouesnou dans le champ bien plus limité des paroisses perpétuant une Troménie.

Le jour de l'Ascension, les pèlerins assistent à 5h du matin à une messe qui précède le départ de la procession une heure plus tard. La croix de procession sort de l'église, alors que le jour n'est pas encore levé, et précède la châsse contenant les reliques de Saint-Gouesnou portée par deux hommes, ainsi que les pèlerins auxquels viennent se joindre ceux qui n'ont pas assisté à l'office du matin, notamment les jeunes. Et la procession se met en marche d'un pas très soutenu et en silence.

L'observation de l'assistance révèle alors les particularités de ce pèlerinage. En effet, elle est formée d'hommes et de femmes en nombre sensiblement équivalent et d'un nombre très important d'adolescents alors que les personnes âgées et les enfants y sont très faiblement représentées. D'autre part, la tenue vestimentaire des pèlerins est fort peu

---

<sup>6</sup> Pour plus de détails sur la Troménie de Gouesnou, voir Sylvette Denèfle "Une épreuve d'endurance : la Troménie de Gouesnou. Actualisation de la tradition" *Ethnologie des faits religieux en Europe* Paris 1993

<sup>7</sup> Voir le texte du Chanoine Peyron dans Le Bulletin Archéologique de l'Association Bretonne de 1912.

<sup>8</sup>F.Lautamnn rapporte une hagiographie similaire pour Saint-Léonard en Limousin, par exemple.

recherchée voire sportive et plusieurs personnes portent des chaussures de rechange dans des sacs en plastique.

Ces faits paradoxaux dans une procession religieuse où l'on trouve de façon générale, à l'heure actuelle, beaucoup de personnes âgées, beaucoup plus de femmes que d'hommes, beaucoup plus d'enfants que d'adolescents, tous très soigneusement vêtus et portant même encore parfois le costume traditionnel de leur paroisse, sont bien sûr liés à la gageure temporelle que constitue la Troménie de Gouesnou car il n'est pas facile d'accomplir les 18km de l'itinéraire que suit la procession en s'arrêtant de surcroît pour une courte oraison ou prière à chacune de ses 13 stations en 3h30 (12 stations traditionnelles auxquelles s'est adjoint un arrêt au monument aux morts des deux dernières guerres). De plus, il arrive fréquemment qu'il pleuve le jour de la fête (localement, on surnomme affectueusement Saint Gouesnou, "Saint Pissou") ce qui accroît les difficultés de la procession qui emprunte en de nombreux passages des chemins de terre ou même traverse des landes.

La procession suit selon le mouvement du soleil l'itinéraire traditionnel aussi scrupuleusement que le permet l'évolution urbanistique de cette commune péri-urbaine. Car Gouesnou a totalement changé de vocation économique avec le développement de Brest et comporte à l'heure actuelle une partie de l'aérodrome de Brest, des tronçons d'autoroutes et de voies rapides, une zone industrielle très importante et bien entendu des routes et des feux de signalisation. De surcroît, le remembrement et les nouvelles techniques agricoles ont aussi considérablement changé le paysage.

Et c'est dans ce paysage aussi peu traditionnel que possible que se situe une bonne moitié de l'itinéraire de la procession qui doit suivre les grillages de l'aéroport ou traverser en des lieux obligés les voies rapides. Mais par contre les urbanistes de la zone industrielle ont respecté le cheminement du pèlerinage qui est le seul espace vert au milieu des bâtiments commerciaux et industriels.

On pourrait penser que ces obstacles ont changé de façon importante le pèlerinage. Or il n'en est rien, ce qu'on peut vérifier grâce en particulier à une description précise de la Troménie due au recteur de Gouesnou M.DUVAL, datant de 1905 et publiée par les Chanoines PEYRON et ABGRALL dans leurs *Notices sur les paroisses - Diocèse de Quimper et Léon*.

L'assistance se monte à 300 personnes environ dans les années 80, pratiquement toutes de Gouesnou ou des communes limitrophes. Elle semble être en 1980 équivalente à ce qu'elle était en 1900 et, même si la commune a presque triplé sa population, cela ne signifie pas un recul dans la fréquentation puisque le recteur de la paroisse nous confirme que les pèlerins sont tous des habitants de longue date de la commune et que les nouveaux habitants ignorent la Troménie.

Les gens de Gouesnou y sont très attachés et on rappelle volontiers que la Troménie est un pèlerinage "obligatoire" ce qui signifie qu'il ne peut être question d'annuler la procession pour quelques raisons que ce soit sans risquer la colère du saint marquée par des événements surnaturels. La guerre cependant a interdit la procession mais des paroissiens l'ont faite pourtant chaque année à titre individuel. Par boutade, le prêtre de la paroisse dit qu'il lui serait plus facile de supprimer la messe du dimanche que la Troménie. Bien qu'on puisse, comme en beaucoup de lieux, expliquer en partie la fréquentation importante de ce pèlerinage par son caractère festif et propitiatoire, il me semble que ce qui lui est tout à fait spécifique c'est son caractère "sportif". En effet, l'effort physique que représente ce pèlerinage a, et probablement de tout temps, alimenté l'intérêt des hommes et des jeunes. Dans le cas présent, la fierté de "l'avoir fait" ou de "l'avoir fait encore cette année" doublée du plaisir de l'interdit de boire un petit coup en cours de route motive certainement des pèlerins que la seule observance religieuse ne dérangerait guère de leurs occupations habituelles. De même, le désir d'être enfin en âge de faire la Troménie motive certainement beaucoup les jeunes adolescents. Ainsi, ce pèlerinage est un pèlerinage que l'on désire faire, lorsqu'on est jeune, pour entrer dans l'âge adulte et, lorsqu'on est âgé, pour faire preuve de sa bonne forme. Il me paraît clair qu'à l'heure actuelle ce pèlerinage s'inscrit parfaitement dans l'idéologie de la forme et du sport qui domine notre société et qui est si fortement martelée par les médias. Cette caractéristique ne peut donc que s'adjoindre de façon déterminante à la tradition religieuse ancienne et à la foi pour permettre à ce pèlerinage de braver sans grand problème les difficultés urbanistiques qui se sont multipliées sur l'itinéraire du pèlerinage.

Dans le cas de l'hagiographie de Saint-Gouesnou qui s'est actualisée dans un pèlerinage localement important, on voit comment la symbolique religieuse sert le sentiment d'appartenance communautaire des habitants anciennement implantés de cette banlieue-dortoir et s'appuie pour ce faire sur des modèles sociaux qui peuvent s'être considérablement renouvelés à travers l'histoire. Les formes actuelles de la fidélité au pèlerinage bravent la modification paysagère pour affirmer la pérennité territoriale en transgressant parfois les modèles idéologiques qu'il exprime.

### **Saint-Diboan**

Enfin je voudrais indiquer un troisième exemple d'indication de territorialisation que l'on peut lire à travers l'hagiographie bretonne.

C'est celui d'un culte cornouaillais (Sud du Finistère) tout à fait singulier : celui de Saint-Diboan<sup>9</sup> "un des vieux saints de notre pays" comme le dit le cantique en Breton que l'on chante lors de sa fête.

Saint-Diboan dont le nom pourrait être traduit en Français par "Saint-Otepeine" est bien reconnu par tous les bretonnants comme le saint "qui enlève toute peine". Mais que l'on ne s'y trompe pas, Saint-Diboan n'est pas un saint guérisseur comme les autres puisque c'est ou par la guérison immédiate ou par la mort qu'il délivre les malades. On a recours à ce puissant intercesseur le plus souvent pour des proches qui sont à l'agonie et pour lesquels seul un miracle peut amener la guérison alors que l'agonie se prolonge par trop de souffrances. Certes la demande est demande d'euthanasie mais l'on doit comprendre ce terme sous son seul sens étymologique. Une des pratiques de ce culte consiste à faire une quête dans la paroisse de la personne qui agonise pour recueillir l'argent d'une messe adressée au saint, en s'efforçant de recueillir le moins d'argent possible auprès de chaque personne pour impliquer le plus grand nombre possible de personnes dans le rituel.

Saint-Diboan qui délivre de toute peine a, outre ses attributions délicates, la particularité de n'avoir aucune hagiographie écrite, aucune date précise de fête, aucun lieu de sépulture, aucune relique recensée. Néanmoins, on le connaît fort bien et on l'invoquait quand cela était nécessaire en des lieux de culte bien précis qui se trouvent pratiquement tous dans le Sud-Est de la Cornouaille bretonne. Par ailleurs des "pardons" (pèlerinages) à Saint-Diboan se déroulaient (plutôt dans la tristesse d'ailleurs) dans des chapelles que tout le monde appelle "chapelle de Saint-Diboan" mais qui ont toujours un autre patronage plus orthodoxe.

L'"hagiographie" bien singulière de ce saint aux pouvoirs terrifiants nous amène à présenter trois remarques. D'une part, on peut se rendre compte que Saint-Diboan intervient au moment d'un passage, celui de la vie à la mort. Et il est important de noter que la prise en charge de la demande est collective, c'est la communauté qui va perdre un de ses membres et qui porte la responsabilité de ce rite. Enfin, il est clair que ce culte a été très largement combattu par l'Eglise qui néanmoins a préféré le contrôler. En effet, Rome ne connaît pas Saint-Diboan, sa fête a lieu à des dates très variables selon les lieux où on l'honore, les statues qui le représentent n'ont aucune homogénéité, il y a des efforts importants menés par l'Eglise pour ramener son nom à celui d'un saint plus orthodoxe.

Tout cela m'amène à voir dans le culte de Saint-Diboan l'expression de pratiques et de croyances collectives locales très probablement préexistantes à l'implantation du christianisme et qui se sont maintenues comme la conscience d'un groupe humain de la

---

<sup>9</sup> Pour plus de détails sur le culte de Saint-diboan voir S.Denèfle "Hagiographie sans texte" *Les saints et les stars* Paris 1983

nécessité de porter collectivement la situation du deuil en s'intégrant au christianisme. Ici donc c'est la force symbolique du groupe local qui s'exprime à travers une hagiographie forcée face à l'universalisme du catholicisme romain.

## **Pour conclure**

A travers ces trois exemples hagiographiques, j'ai souhaité montrer comment on pouvait lire des moments et des formes différentes de la conscience territoriale, de la formation du territoire en tant que tel, de la distanciation sociale entre l'espace et le territoire. Cela peut être saisi par le marquage territorial comme on en a vu l'exemple pour Saint-Pol-Aurélien, par la pérennisation d'un espace symbolique au-delà de la réalité matérielle comme nous le montre la Troménie de Gouesnou mais aussi par le maintien d'une prise en charge collective du groupe à travers des pratiques rituelles contre la dissolution dans l'Eglise universelle.

Il me semble pour conclure que ces différents niveaux de la constitution territoriale (et probablement bien d'autres) doivent se sédimenter pour produire une conscience collective du territoire dont l'exemple de l'hagiographie bretonne nous montre largement la très longue durée. Si le christianisme a largement produit les territoires dont nous sommes héritiers, on peut noter également que cette territorialisation s'est probablement construite en s'appuyant sur d'autres référents culturels dont le souvenir est rejeté sous forme de traces hors du temps de notre mémoire.